

Mais, sans cela, vous les connaissez déjà, puisque vous savez ce que j'ai dit à madame la marquise.

Quand on m'a volé à ma mère, quand un double crime m'a fait entrer dans votre maison, j'étais bien innocent ; plus de vingt-et-un ans se sont écoulés ; ne sachant rien, j'étais bien innocent encore ; mais je sais maintenant que je porte un nom qui ne m'appartient pas ; je sais que je ne dois pas garder plus longtemps le bénéfice du crime !

La tête en avant, attentives, la marquise et Maximilienne l'écoutaient, comme si elles eussent craint de perdre une seule de ses paroles.

—Près de vous, monsieur le marquis, dans votre maison, j'ai connu toutes les joies, et j'ai été aimé autant qu'on peut l'être. Mais j'ai cette satisfaction de penser et de pouvoir vous dire que j'ai eu le bonheur de ne pas être indigne du bien que vous m'avez fait. Tout à l'heure, j'ai longuement interrogé ma conscience, et je n'ai rien trouvé, rien à me reprocher envers vous !... En me rappelant les heureux jours de ma jeunesse, en me rappelant tout mon passé, il m'a semblé découvrir que, dès mon enfance, je sentais ma position fautive auprès de vous et que je devais me la faire pardonner.

Monsieur le marquis, je ne suis pas votre fils ; mais je sais ce que je vous dois, à vous et à madame la marquise ; j'en garderai précieusement le souvenir, et tant que mon cœur battra, ma reconnaissance y restera enfermée comme dans un sanctuaire !

Je ne suis pas votre fils, monsieur le marquis, je vous rends la fortune que vous m'avez donnée, je vous rends le titre et le nom que j'étais si fier de porter !... Ce que je garde, ce que je ne peux pas vous rendre, c'est l'instruction que vous m'avez fait donner ; ce sont les sentiments élevés de dignité, de générosité, de grandeur, de patriotisme, de noble fierté et d'honneur que vous avez mis en moi !... Je les conserverai dans toute leur pureté, monsieur le marquis, et c'est en cela que je veux vous prouver ma reconnaissance !

Soudain, le visage du marquis s'épanouit et ses yeux brillèrent d'un éclat étrange.

—Eugène, mon fils ! s'écria-t-il d'une voix vibrante, viens, viens dans mes bras !

—Monsieur le marquis, balbutia le jeune homme éperdu.

—Viens dans mes bras, te dis-je, tu es toujours mon fils !... Si tu n'es pas né de mon sang, tu es l'enfant de mon cœur !... Un crime t'a fait comte de Coulange, ma volonté veut que tu restes comte de Coulange !

Le jeune homme, les yeux hagards, fixés sur le marquis restait comme pétrifié.

Alors, Maximilienne se leva brusquement, s'élança vers lui et le poussa dans les bras de M. de Coulange en s'écriant :

—Mais embrasse donc ton père !...

Les joues du marquis étaient inondées de larmes ; Eugène sanglotait, la tête appuyée sur l'épaule de M. de Coulange ; et Maximilienne, revenue près de sa mère, lui disait en l'embrassant :

—Je ne perdrai pas mon frère !

Le lendemain matin, le marquis venait de s'habiller lorsque Eugène entra dans sa chambre. Le père mit un baiser sur le front de son fils comme à l'ordinaire. Il semblait qu'ils eussent déjà oublié ce qui s'était passé la veille.

—Avez-vous eu une bonne nuit, mon père ? demanda le jeune homme.

—Oui. D'abord, j'ai fait repasser dans ma mémoire tes paroles, celles de ta mère et de ta sœur ; puis, le cœur rempli d'une immense satisfaction, je me suis paisiblement endormi. Et toi, mon fils, as-tu bien dormi ?

Eugène secoua tristement la tête.

—Pourquoi ? l'interrogea le marquis.

—J'ai pensé toute la nuit à ce que je devais faire pour me rendre plus digne encore de votre grande bonté, pour mieux mériter ce nom de frère que Maximilienne ne m'a pas retiré.

—Enfant ! fit le marquis ; tu ne peux rien faire pour te rendre plus digne que ce que tu as fait. Je te répète ce que je t'ai dit hier : " Si tu n'es pas mon fils par le sang, tu l'es par le cœur."

Chasse de ton âme ce qui est triste et douloureux, continua le marquis de Coulange. Continue à porter avec grandeur le nom que je t'ai donné ; reste le gardien fidèle de l'honneur de Coulange. Eugène, mon honneur à moi est intact ; mais l'honneur de ta sœur et de ta mère a une tache, c'est toi qui la lavera !... Mais tu es venu me trouver ce matin, probablement parce que tu as quelque chose à me dire ?

—Oui, mon père.

—Eh bien, je t'écoute.

—Mon père, vous voulez que le crime d'il y a vingt-deux ans reste enseveli dans l'ombre du passé ; vous voulez que tout le monde ignore que je ne suis plus votre fils. " C'est un secret de famille que nul ne doit connaître," m'avez-vous dit.

—Eh bien ?

—Je dois donc ne plus penser à Mlle de Valcourt.

—Comment, tu ne veux plus épouser Emmeline ?

—Vous savez si je l'aime, mon père ; mais le secret que nous voulons garder se place entre elle et moi comme une barrière. Je dois renoncer à Mlle de Valcourt, je ne peux plus l'épouser.

—Je comprends tes scrupules, qui sont aussi les miens ; mais rassure-toi ; à moins que Mme de Valcourt ne s'y oppose, ce que je ne puis supposer, tu épouseras Emmeline. Aujourd'hui même je verrai l'amiral et lui apprendrai la vérité. Du reste, ajouta-t-il, dès hier j'avais pris cette résolution.

Le tantôt, en effet, le marquis se rendit chez le comte de Sisterne qui, nous le savons, habitait avec sa sœur et sa nièce.

Mais, le matin même, l'amiral était parti pour Brest. Il ne devait être de retour à Paris que le jeudi soir ou le vendredi matin.

Il fut convenu qu'Eugène ne ferait aucune visite à Mme de Valcourt et éviterait de rencontrer Emmeline tant que M. de Coulange n'aurait pas fait sa confidence à l'amiral. Ce n'était, d'ailleurs, que quatre ou cinq jours à attendre. Le marquis se proposait d'aller le vendredi matin, de bonne heure, chez son ami, pour être sûr de le voir avant la visite qu'il ferait certainement au ministre de la marine.

La journée de lundi se passa. La marquise avait vainement attendu Gabrielle. On avait eu la visite du comte de Montgarin et du comte de Rogas, qui étaient venus ensemble.

José Basco était venu sans doute avec l'espoir qu'il pourrait juger de l'effet produit par la révélation faite au comte de Coulange. Il s'en alla convaincu que le marquis, sa femme et sa fille ne savaient rien. Evidemment, le jeune homme avait réfléchi ; il avait gardé le silence. Son amour pour Mlle de Valcourt et sa magnifique position à conserver l'avaient emporté sur ses sentiments honnêtes, il avait transigé avec sa conscience.

Si fort que fût José Basco, il ne pouvait voir ni deviner ce qu'il y avait d'admirable, de grand et de sublime dans le cœur de ces quatre personnes, dont lui et Sosthène de Perny voulaient le malheur et la ruine. Si on lui eût dit ce qui s'était passé la veille à l'hôtel de Coulange, il n'aurait certainement pas voulu le croire. Malgré ses plus justes raisonnements, un scélérat est toujours porté à supposer que, sous certains rapports, les plus honnêtes lui ressemblent.

—Allons, se dit-il, me voilà complètement rassuré ; de Perny n'a pas fait une aussi grosse sottise que je l'ai cru d'abord.

Il ne se doutait guère que, sans le prévenir, aveuglé par sa haine, Sosthène allait faire bientôt un autre coup de sa tête.

Cependant, le mardi, à dix heures, ne voyant pas arriver Gabrielle, la marquise perdit patience. Elle appela Jardel et lui dit :

—Je vous prie d'aller rue Rousselet ; vous direz à Mme Louise que j'ai absolument besoin de la voir et de lui parler. Qu'elle vienne immédiatement, je l'attends.

Jardel s'empressa d'exécuter l'ordre de la marquise. Il trouva Gabrielle chez elle.

—Est-ce qu'il y a quelque chose de nouveau à l'hôtel de Coulange ? lui demanda-t-elle quand il lui eut transmis les paroles de la marquise.

—Rien, que je sache, répondit Jardel. Mais madame la marquise vous a attendu toute la journée, car, dès le matin, elle avait donné l'ordre qu'on vous fit entrer dans sa chambre dès que vous arriveriez.

Vingt minutes après, la marquise racontait à Gabrielle, qui l'écoutait avec une émotion croissante, les événements du dimanche. Elle n'avait rien à lui cacher, elle lui dit tout.

—Ma chère Gabrielle, continua la marquise, le marquis et moi, nous avons cru devoir respecter ton secret en cachant à Eugène que sa mère existe.

—Il ne vous a même pas interrogée au sujet de sa mère ? fit tristement Gabrielle.

La marquise sentit ce qu'il y avait de douloureux dans ces paroles et elle répliqua vivement :

—Ah ! ne l'accuse pas ! Je suis sûre que depuis deux jours il pense constamment à la pauvre victime d'Asnières. Il croit que sa mère est morte et il la pleure dans son cœur. Mais, Gabrielle, nous devons te donner la joie et le bonheur de te faire connaître à ton fils, comme nous disions autrefois.

—Oui, ce serait une joie incomparable, le plus grand bonheur de tous. Mais puisque vous lui avez laissé ignorer que sa mère existe, il ne faut pas le dé tromper encore.

—Pourquoi, Gabrielle ? Que crains-tu ?

—Oh ! je n'ai rien à craindre. Mais quelque chose me dit que, quand à présent, il ne faut pas qu'Eugène sache... Oui, oui, je veux attendre... Plus tard, quand il sera marié.

—Je n'insiste pas, mon amie ; agis selon les inspirations de ton cœur.

Le lendemain, mercredi, Eugène travaillait dans son cabinet, entouré de ses livres et de ses cartes, quand on frappa discrètement à sa porte.